

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1917. Chapitre IX : Jamais plus

Quand j'appris la nouvelle à Lancken, le lendemain matin, dans cette petite chambre de l'étage où le poêle minuscule brûlait toujours si furieusement, il eut l'air grave un moment, puis dit qu'il fallait s'incliner devant l'inévitable. Il exprima le regret de me voir partir, et me demanda un jour ou deux pour régler les passeports. Je lui avais demandé un train spécial pour tout mon monde, la Légation, les Consulats, la C.R.B. et la Légation de Chine. Il ne promit un wagon-lit que pour les membres de la Légation. Ce n'était pas facile à trouver par ce temps de transports de troupes. Quant aux consuls et aux C.R.B. il m'en reparlerait, mais il craignait qu'il ne fût pas possible de procurer un train spécial à tout notre monde. Cela était destiné à me causer bien des préoccupations. Nous causâmes quelque temps sous l'empire de cette pensée nouvelle que nos pays étaient en guerre.

- *Mon Dieu ! – s'écria-t-il – amis depuis le temps de Frédéric II !*

Il craignait de voir les Anglais saisir cette occasion pour arrêter le ravitaillement ; je lui dis

que cela dépendait des Allemands et que tout irait bien s'ils mettaient fin aux abus. Il promit que le gouverneur général prendrait des mesures sévères. D'après lui, la révolution russe nous rapprochait de la fin de la guerre : il y aurait bientôt une paix séparée avec Petrograd (**Note**) et peut-être avec une autre nation, dont il ne me dit pas le nom.

La nouvelle, on ne sait comment, fit bientôt le tour de la ville. De nouveau nos amis vinrent nous dire adieu et, quand j'allai me promener une dernière fois dans les coins de la vieille ville auxquels je m'étais attaché, dans mes boutiques familières, les gens savaient déjà que nous partions. L'après-midi, comme je prenais le thé seul, je reçus du *Comité national* une lettre signée par M. Solvay et M. Francqui *, que je ne lus pas sans émotion.

Parmi mes visiteurs vint un officier de réserve allemand, que j'avais en certaine estime. Il était fort instruit, non sans les lacunes caractéristiques de sa race. Bien des fois, il m'avait expliqué la guerre, suivant la conception allemande, comme une lutte biologique entre les espèces humaines, destinée à durer toujours, interprétation pseudo-philosophique du darwinisme. Maintenant que cette lutte pour la vie éclatait entre son espèce et la mienne, il se montrait choqué, toujours amical cependant. Il ne s'était pas attendu à la guerre et disait que les Allemands en voulaient beaucoup à

l'Amérique, la considéraient comme leur pire ennemie ; puisque les Alliés n'étaient pas prêts, l'Allemagne aurait gagné la guerre si l'Amérique n'avait pas fourni des munitions pour s'enrichir ; nous n'étions pas restés neutres, nous n'avions pas insisté pour protéger notre commerce avec l'Allemagne, c'est-à-dire pas insisté auprès de l'Angleterre pour que les bateaux américains pussent franchir le blocus. Je tâchai de lui expliquer la théorie du blocus, mais en vain.

- *Voyez-vous – me dit-il avec un air d'heureuse illumination –, le sous-marin est une invention nouvelle et il change les conditions de la guerre ; on ne peut lui appliquer les vieilles règles ; l'Amérique aurait dû voir cela et agir en conséquence.*
- *Mais – lui dis-je –, pensez-vous que vous puissiez changer les règles du jeu à votre propre avantage, en plein jeu, sous prétexte que vous perdez ?*

Il me regarda ahuri. J'ai déjà dit qu'on ne pratique pas les sports en Allemagne : un ennemi désarmé, un adversaire handicapé, tant mieux !

L'allure de tous les Allemands que je rencontrai à cette époque me prouva qu'aucun d'eux ne s'attendait à voir l'Amérique relever le défi, et que le Gouvernement allemand ne s'y attendait pas non plus, car ces hommes ne faisaient que refléter l'opinion de Berlin. « *Une protestation très forte, oui* », avait dit von der

Lancken, « *mais rien de plus* » ! Leur état d'esprit révélait le cynisme de leur philosophie. Ils ne comprenaient pas l'Amérique, peu d'Européens d'ailleurs l'ont comprise. Ils se bornent à noter des défauts superficiels, comme Dickens, M. Trollope et d'autres qui ont écrit des livres sur nous après une courte visite. Les seuls qui se soient approchés de la vérité furent Bryce et, longtemps avant lui, Tocqueville. Mais pour la plupart l'Amérique est une terre inconnue.

On se faisait de nous des conceptions types répandues par le roman et le cinéma, le millionnaire au pourboire extravagant, ou le cowboy, mâchonnant un cigare, et de temps en temps produisant avec flegme son revolver à six coups. Une charmante femme, à Bruxelles, me dit un soir, que ce devait être peu agréable de vivre dans un *sky-scrapers* et de n'être connu que par un numéro !

Mais la notion la moins flatteuse était celle des Allemands ; ils nous croyaient aussi grossièrement matérialistes qu'eux-mêmes, mais hypocrites, affectant une moralité à laquelle nous ne croyions plus.

De l'idéalisme essentiel des Américains ils n'avaient pas le moindre soupçon. Imbus du cynisme qui prévaut depuis de longues années dans les chancelleries européennes, ils considéraient l'exposé des principes et des idéals du président Wilson comme un habile camouflage

politique. Il ne leur vint jamais à l'esprit de prendre ces principes au sérieux, ils ne crurent même pas que n'importe quel homme politique en d'autres pays pût les prendre au sérieux. Ne reconnaissant pas, dans les notes et les discours du Président, les plaidoiries soignées, patientes et méthodiques par lesquelles ce grand chef libéral se préparait à défendre la cause de l'humanité devant le tribunal de l'histoire, ils s'imaginèrent qu'il continuerait ses déclarations platoniques et leur laisserait accomplir jusqu'au bout l'oeuvre réaliste des sous-marins !

Les jours suivants ne furent qu'une série d'adieux. Un après-midi je pris le thé chez une charmante vieille dame, rue Royale, au coin de la place Belliard, dans un bel hôtel ancien, du plus pur Louis XVI, autrefois palais d'un abbé. De la fenêtre du salon, je voyais l'endroit où se trouvait naguère le pensionnat Heger, avec ses souvenirs de Charlotte Brontë. On y accédait alors par l'escalier qui descend depuis la statue du général Belliard. Aujourd'hui, tout a disparu pour les travaux de construction de la gare centrale qui fait partie des vastes plans d'embellissement chers à Léopold II. Je songeai à Charlotte Brontë, à son affection pour le directeur de son école, j'éprouvai la tristesse des départs et le regret de n'avoir pas exploré d'autres vieux coins à souvenirs littéraires. Ici, sur la scène même de son roman « **Villette** », la courageuse Charlotte avait vécu et souffert ; au pied de l'Hôtel de Ville, dentelle de pierre sous le

pâle ciel printanier, était la maison où Victor Hugo composa son récit de la bataille de Waterloo ; de l'autre côté du parc, la maison où Byron écrivit ses strophes sur la même bataille ; non loin de là, l'hôtel d'où George Osborne, le héros de Thackeray, était parti, quittant « *le bruit des réjouissances nocturnes* » pour un lendemain tragique. Tout près, la maison où habita le duc de Wellington que je me représente toujours racontant à Creevy – avec son flegme anglais –, les nouvelles de sa victoire. Et pas bien loin la maison de la pathétique Lady de Lancey.

Baudelaire, promenant ses yeux pleins de spleen sur la foule que détestait son âme malade, avait erré dans ces rues, vécu sous l'un de ces toits entassés ; John Lothrop Motley avait fait à Bruxelles mainte recherche pour sa grande histoire de Guillaume le Taciturne. J'avais eu l'intention d'étudier tout cela : trop tard ! un projet de plus à ajouter aux tâches inaccomplies, qui s'accumulent à mesure que nous vieillissons et nous font dire : jamais plus, jamais plus !

Le lendemain j'allai trouver von Moltke pour lui parler du départ ; avec des *hem* et des *mais*, il me fit entendre qu'il serait impossible d'avoir un train spécial, et que nous ne pourrions partir tous ensemble.

- *Très bien – lui dis-je –, s'il y a plusieurs trains, je prendrai le dernier.*
- *Pourquoi ?*

- *Parce que quand un bateau sombre, le capitaine quitte le bateau le dernier.*

Ainsi, après tant d'incertitudes, nous en étions à nous demander si nous partirions. J'avais demandé un train spécial dans lequel je pusse emmener le personnel de la Légation, les consuls et leur famille, les C.R.B. et la Légation chinoise, car le Gouvernement chinois avait rompu les relations avec l'Allemagne et Sven Pousette, chargé de la représentation des intérêts chinois, avait officiellement renouvelé la requête de nos collègues chinois me demandant de les emmener. Mais, ainsi que l'avait laissé entendre von Moltke, on proposa que la Légation partit d'abord, suivie quelques jours plus tard par les consuls, en dernier lieu par les C.R.B. Berlin avait donné ordre de nous faire partir par le Danemark, où nous devions nous embarquer pour l'Amérique ; par un sentiment assez mesquin, l'on ne voulait pas reconnaître l'existence du Gouvernement belge au Havre ! Mais Lancken avait téléphoné à Berlin et l'ordre fut retiré. Au milieu de ces inquiétudes, la Légation ne désemplassait pas de visiteurs qui venaient nous dire « *au revoir* », avec cette gratitude des Belges si sincère, si débordante, que j'en étais souvent embarrassé. Tous les fonctionnaires, les notables de la ville, tous nos amis vinrent nous voir, mais aucune visite ne me toucha davantage que celle du cardinal Mercier.

Il arriva le jeudi, à l'heure du thé, grand, majestueux, avec la simplicité de la vraie grandeur. Quels yeux bleus, combien lumineux de vertu et de courage ! Il était accompagné du révérend père Rutten, en robe blanche de dominicain (**Note**), rentré en Belgique après mainte aventure. J'avais traversé l'Océan avec lui à mon retour d'Amérique en 1915. Le cardinal montra une tristesse réelle de notre départ. Il parla avec une profonde reconnaissance de ce que l'Amérique avait fait pour la Belgique ; « *la Belgique – dit-il – perdait son principal soutien, l'Amérique, la force, l'autorité d'une grande nation!* » Sa voix vibrait d'émotion, il se tut un moment, pencha sa tête grise ...

Je lui dis qu'après la guerre il devrait venir chez nous, où on l'aimait et l'admirait infiniment ; je racontai que les protestants et les rabbins s'étaient unis aux prêtres de sa propre foi pour louer son courage et son patriotisme, et il me regarda avec un étonnement qui dévoilait sa modestie. Il craignait d'être trop vieux pour entreprendre ce voyage, et puis ... il y avait le mal de mer ! Mais je l'assurai qu'en été l'Océan serait aussi paisible que les étangs d'Ixelles. Il me remercia pour ce que, selon lui, j'avais fait personnellement pour la Belgique. Je voudrais pouvoir rendre toute cette conversation et surtout le charme qui se dégageait de cette puissante personnalité. Sa visite eut un effet des plus réconfortants. Le cardinal est une de ces grandes figures qui, dans un monde encombré

d'âmes médiocres, s'élèvent au-dessus de la masse, répandent la douceur, la force et la lumière. Devant lui, les soucis, les sentiments mesquins, les craintes obsédantes s'évanouissent, on se sent en présence des vérités éternelles ; nous eûmes l'impression qu'un prophète passait par notre maison. Nos coeurs semblaient brûler d'une flamme plus ardente.

Le vendredi matin, nous décomptions les jours comme des prisonniers. Gregory arriva de bonne heure, pour nous annoncer que, d'après Reith, la C.R.B. ne pourrait partir avant le 6 avril, dans une semaine. J'envoyai tout de suite Ruddock chez von Moltke pour l'aviser que si la C.R.B. ne partait pas le lundi, qu'on m'envoyât en prison en Allemagne ou qu'on me fusillât sur la Grand'Place, je ne partirais pas non plus ...

Lancken me fit demander si je pouvais le recevoir à 11 heures, puis il remit sa visite à l'après-midi et j'eus le pressentiment qu'il éluderait la difficulté par un de ses voyages à Berlin. A 5 heures, il se présenta dans l'élégant uniforme gris-bleu qui faisait valoir sa belle stature : il venait nous faire ses adieux ; j'avais bien deviné, il partait pour Berlin le soir même, serait absent pendant huit jours. Nous primes le thé puis, après que nous eûmes, lui, ma femme et moi, bavardé un moment, il aborda le sujet de notre départ. Il se pourrait, dit-il, que Sherman, notre vice-consul à Anvers, fût détenu en sa qualité de pro-Anglais ; je l'amenai à

renoncer à cette mesure. Puis il dit que mon train serait prêt le lundi, *mais ...* c'était le mot attendu, la C.R.B. ne pourrait partir avant le 6, parce que Gregory avait fixé cette date.

- *Très bien – fis-je –, alors je ne partirai pas avant le 6.*

Il me regarda surpris, dit que cela créerait des difficultés et qu'il ne répondait pas des militaires.

- *Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront – répliquai-je –, je ne partirai pas le premier, mais le dernier.*

Il craignait qu'on ne pût changer les arrangements pris et faire partir les C.R.B. le lundi; les militaires pourraient insister pour qu'on les mît en quarantaine, il prévoyait des difficultés.

- *C'est une décision très grave – insista-t-il –; en accepteriez-vous toutes les conséquences ?*

- *Je ne sais pas ce que vous entendez par les « conséquences », mais, quelle que soit leur gravité, je les accepte.*

Il leva les yeux sur moi et dit qu'il ferait son possible pour aplanir les difficultés. Il regarda la montre qu'il portait au poignet, exprima de nouveau ses regrets de me voir partir, dit que la guerre touchait probablement à sa fin et que nous nous reverrions, *«peut-être au Congrès de la paix»*. Il me serra la main, dit au revoir, et partit.

Gregory m'attendait. Je lui annonçai la complication, qu'au fond nous avions prévue. Au milieu de cette incertitude, je reçus un

câblogramme urgent de Washington, me donnant comme instructions de partir, sur-le-champ.

Le lendemain, de bonne heure, on me demandait au téléphone. Von Moltke m'annonçait que le train serait prêt pour le lundi à 5 heures.

- *Prêt pour qui ?* – demandai-je.

Il répondit :

- *Pour la C.R.B., pour les consuls, et même pour les Chinois.*

Les sept C.R.B. du nord de la France avaient quitté le pays la veille au soir, et notre départ semblait assez certain pour permettre de déposer les « *p.p.c.* » préparés depuis longtemps.

Les adieux continuaient. Il y eut à la Taverne Royale un grand déjeuner offert par le Comité national aux membres de la C.R.B. (**Note**) M. Francqui fit un discours émouvant, j'y répondis, et ce fut avec un réel chagrin que nous nous séparâmes de nos amis et collaborateurs.

Le bourgmestre Lemonnier et les échevins nous apportèrent l'adieu de la ville de Bruxelles **. Le gouverneur et les directeurs de la Banque Nationale vinrent également. Le dimanche, des visiteurs se présentèrent sans discontinuer ; parmi eux, le bourgmestre Franck, au nom de la ville d'Anvers. Enfin, vers la soirée, quand le monde nous eut quittés, ma femme et moi fîmes une dernière promenade sur les boulevards, par une fine pluie de printemps, avec l'impression étrange de faire encore partie d'une scène aimée et

familière, dont on se dit avec tristesse : « *Demain, tout ceci aura disparu !* »

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur **Paul de Reul**, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « *page de titre* » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « *Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges.* »

Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

* **Comité National de Secours et d'Alimentation**

Bruxelles, le 26 mars, 1917
Montagne du Parc, 3.

Cher Ministre :

Parmi toutes les heures graves qu'a vécues le Comité National celle que marque votre départ est l'une des plus émouvantes.

Depuis près de deux ans et demi, les Belges qui, avec le concours de la *Commission for Relief in Belgium*, ont assumé la lourde tâche de faire vivre, quand même, leurs compatriotes se sentaient soutenus dans leur effort par votre sympathie et par votre aide constante. Votre présence parmi eux, la certitude qu'ils avaient de pouvoir, en toute circonstance, faire appel à votre intervention, à votre appui, à votre amitié ardente,

étaient pour eux une force précieuse. Ils en étaient arrivés à compter sur vous comme sur un compatriote. Il semblait presque en votre esprit généreux deux patriotismes vécussent : l'un pour votre grande nation, l'autre pour le petit pays que sa détresse et sa passion du droit, qui conduit votre carrière, vous avaient fait aimer.

Et nous n'étions pas seuls, nous qui pouvions mesurer l'entendue du service par vous rendu en demeurant en Belgique, nous n'étions pas seuls à éprouver cette impression. Vous avez, cher Ministre, pu vous rendre compte de la profondeur des sentiments de respect et de reconnaissance dont vous entourait toute la population belge. Au moment où l'on a appris en Belgique la rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'Allemagne, ce qui a le plus frappé, ce qui a profondément ému, c'est la pensée de votre départ.

Aujourd'hui cette pensée nous secoue tous. Nous ne voulons pas tenter de vous dire ici toute notre reconnaissance et toute celle du peuple belge ; il faudra, pour l'exprimer, des formes solennelles, possibles seulement lorsque la nation vivra de sa vie normale. Alors seulement la Belgique pourra montrer qu'elle sait ce qu'elle doit à la grande république.

Aujourd'hui nous venons dire à l'homme qui l'a si noblement représentée parmi nous, à l'homme de grand cœur et d'esprit élevé, le

respect qu'il nous inspire, la gratitude que nous lui gardons, la tristesse que nous cause son départ et notre espoir ardent de le revoir en des jours meilleurs qu'il aura puissamment contribué à nous rendre.

Nous vous prions, Cher Ministre et ami, de transmettre à Madame Brand Whitlock l'expression de notre respect, de lui dire que nous garderons le souvenir de son intelligente bonté, de remercier pour nous les membres du personnel de votre légation qui ont secondé vos efforts avec tant de zèle, de passion, d'affectueux élan, et de croire à nos sentiments d'inaltérable dévouement.

E. Francqui
E. Solvay

** VILLE DE BRUXELLES

Cabinet du Bourgmestre.

Bruxelles, le 30 mars, 1917

Excellence :

A l'heure où vous allez vous éloigner momentanément de la capitale de la Belgique, permettez à l'Administration communale de la Ville de Bruxelles de vous présenter, une fois de plus, l'expression de sa profonde sympathie.

Nul n'ignore l'aide admirable que les Etats-Unis d'Amérique n'ont cessé d'apporter à la population belge depuis deux ans et demi. Nous sommes convaincus

que, dans un avenir peu éloigné, l'héroïsme de votre grande Nation apportera à la Belgique et à ses alliés un concours encore plus puissant et plus généreux. L'affection et la gratitude de nos compatriotes survivront aux événements actuels et feront désormais partie de l'âme même de notre Patrie.

A cet hommage qu'il nous sera toujours agréable d'adresser à la grande République d'outremer, nous ne pourrons nous empêcher d'associer le nom du diplomate éminent, de l'homme d'un si grand cœur qui, au cours d'une période remplie de difficultés sans exemple, a été parmi nous le digne interprète de la politique et des sentiments de son pays.

La population bruxelloise ne saurait oublier combien, dans une foule d'occasions, votre intervention a été bienveillante et efficace. La respectueuse affection qu'elle a pour Votre Excellence n'est pas faite uniquement de gratitude.

Il s'y joint un sentiment d'un caractère plus intime : Nos concitoyens ont conscience de ce que vous éprouvez pour eux une sympathie sincère et réfléchie.

Ils savent que vous rendez justice à ce qu'il y a de noble et de touchant dans leur courage muet, dans leur endurance inlassable, dans leur patriotisme.

Toutes les fois qu'il est question de votre bonté et de votre dévouement, il est impossible de séparer de votre nom celui de Madame Brand Whitlock. La population Bruxelloise ne perdra jamais le souvenir de ce qu'elle lui doit. Nous savons que le cœur de Madame Brand Whitlock a battu bien souvent au récit ou à la vue de nos misères et de nos douleurs présentes.

Vous nous quittez, Excellence ; nous avons le ferme espoir que votre absence ne sera pas de longue durée.

Lorsque vous reviendrez, vous retrouverez une Belgique affranchie, ayant repris sa vie normale, à l'abri de ses libres institutions.

Souvent alors, votre mémoire vous reportera à la période sombre et affligeante, durant laquelle la présence à Bruxelles du Ministre des Etats-Unis a été, pour notre population et pour nos Administrations communales, une consolation et un réconfort.

Nous vous prions de recevoir, Excellence, ainsi que Madame Brand Whitlock, l'expression de notre haute considération.

Le Secrétaire,
M. Vauthier.

Le Collège des Bourgmestre et Echevins de la Ville de
Bruxelles :
Maurice Lemonnier,
Steens,
E. Jacquain,
Max Hallet,
Léon Pladet

Notes de Bernard Goorden.

Traduction française : « *Jamais plus* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre IX (1917) in ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*** ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 443-451. D'après Brand Whitlock (1869-1934), ***Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative*** ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre 47 (« *Jamais plus* », intitulé « *Details of departure* » dans d'autres éditions), volume 2, pages 450-459, e. a., à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%202%20CHAPTER%2047.pdf>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que disent des mêmes dates **Louis GILLE**, **Alphonse OOMS** et **Paul DELANDSHEERE** dans ***50 mois d'occupation allemande*** (Volume 2 : 1916). Voir, e. a., à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que dit des mêmes dates **Charles TYTGAT** dans ***Journal d'un journaliste. Bruxelles sous la botte allemande*** :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit du même jour dans son ***Journal de guerre (Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918)*** :

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf

Concernant la **révolution russe**, consultez, par exemple, le fac-similé de ***La Grande Guerre*** (1920 ; version française de "***De Groote Oorlog***) d'Abraham **HANS** (1882-1939) disponible à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Fascicule N°65 (pages **1025-1040**) :

En Russie. Opérations militaires. Le peuple russe sous le Czarisme. Raspoutine. La révolution (pages 1028-1037) ;

Le commencement de l'effondrement de la Russie. L'offensive du 18 juin 1917. Troubles à Petrograd et à Nijni-Novgorod. L'indiscipline dans l'armée (pages 1037-1039) ;

<http://www.idesetautres.be/upload/ABRAHAM%20HANS%20GRANDE%20GUERRE%20065.pdf>

Fascicule N°66 (pages **1041-1056**) :

La Conférence de Moscou (pages 1039-1043) ;

Les journées d'octobre en Russie (pages 1043-1047) ;

Les décrets bolchévistes. L'armistice sur le front russe. Aperçu général de la situation en Europe (pages 1047-1055) ;

Assassinat de Doukhonine. Krylenko. Lénine. Trotsky. Un appel de Kerensky (pages 1055-1058) ;

<http://www.idesetautres.be/upload/ABRAHAM%20HANS%20GRANDE%20GUERRE%20066.pdf>

Fascicule N°67 (pages **1057-1072**) :

L'armistice (avec la Russie) est conclu (pages 1058-1072) ;

<http://www.idesetautres.be/upload/ABRAHAM%20HANS%20GRANDE%20GUERRE%20067.pdf>

Fascicule N°68 (pages **1073-1088**) :

L'effondrement de la Russie (pages 1072-1076).

<http://www.idesetautres.be/upload/ABRAHAM%20HANS%20GRANDE%20GUERRE%20068.pdf>

Concernant le révérend père **Rutten**, consultez **50 mois d'occupation allemande** à la date du 30 décembre 1916 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19161230%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

« **grand déjeuner offert par le Comité national aux membres de la C.R.B.** » Voyez, notamment, **50 mois d'occupation allemande** à la date du 29 mars 1916 (19170329) :

<http://www.idesetautres.be/upload/19170329%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>